

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

88

HUITIÈME ANNÉE.

AVRIL 1961

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française.	30 NF	15 NF
Etranger	40 NF	20 NF

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : **3 NF**

Abonnement de soutien : 1 an : 35 NF

Abonnement d'Honneur : 100 NF, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

74, boulevard de Reuilly, PARIS-12^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

0,50 NF pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.

Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco, U.S.A.

One. 232 South Hill Street. Los Angeles 12 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

Copyright « Arcadie 1961 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle —

Dépôt légal 1961. N° 371 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

HUITIÈME ANNÉE

AVRIL 1961

S O M M A I R E

La robe oubliée, poème de MIKA	192
Quelques faits, par ANDRÉ BAUDRY	193
Montaigne et l'amitié, par ANDRÉ LINCK	198
Le symbolisme sexuel, par JEAN BOULLET	211
Paul Valéry	215
Science de l'Amour, du Dr VALENSIN	221
Quelques réflexions à propos de la « Grand'peur d'aimer », par MARC DANIEL	228
La faille	233

LIVRES :

Alexis Zorba, de Nikos KAZANTZAKI	234
Sur un petit air de Naples, de SILVAGNI	236

LA ROBE OUBLIÉE

*Sur le divan froissé, comme un lac sous l'orage
Git, glorieux trophée à la couleur de miel,
Ce vêtement nocturne, ce pudique gage
Dont je t'ai dépouillée au seuil de mon autel.*

*Je retrouve en ses plis ton corps tendre et docile
Si bien dissimulé que mon désir s'accrut,
Tes émois, tes reculs, ce charme que distille
Attente ou crainte de l'amour à son début.*

*Un parfum s'en exhale et se mêle aux senteurs
De roses et de lys, d'étreinte et de moiteurs.
O charme évanescent de ta nudité blonde*

*Emergeant glorieuse hors des voiles épais!
Mais je ne serre plus qu'une douleur profonde,
Qu'un mirage, une robe oubliée à jamais.*

MIKA.

QUELQUES FAITS

par

ANDRÉ BAUDRY

Quel est l'homophile, devant l'évolution de toutes choses, à notre époque, qui ne se demande si le problème qui le concerne est mieux jugé, mieux étudié?

Trop souvent il ne fait pas l'effort lui-même de méditer sur sa propre destinée, ou d'aider ceux qui ont mission d'élucider ce problème. Mais, volontiers, il se plaint de l'esprit des autres, des savants comme des autorités publiques.

Il est souvent peu curieux, ainsi lira-t-il rarement les quelques ouvrages médicaux, philosophiques, historiques, qui, valablement, étudient la vie homophile et son mystère.

Il lit la presse quotidienne, et si ses yeux rencontrent un fait divers homosexuel, il ne trouve que des jugements sévères, injustes. Il en souffre — sur le moment — il réfléchit — un instant — et, léger, il retourne à ses occupations ... et à ses frivolités.

Plus que d'autres, il est amer; mais que fait-il?

Le monde est responsable de la vie qu'il mène, et lui?

Arcadie, qui veut éduquer les homophiles, veut aussi les renseigner. Et voici quelques faits qui doivent retenir notre attention, parce qu'ils sont nouveaux, parce qu'ils représentent une nouvelle forme de jugement. Je ne dirai pas : à notre avantage. Car, faut-il le répéter? les homophiles ne demandent rien, exigent encore moins; ils voudraient simplement l'*Egalité*.

Quel est le parisien qui sait ceci?

Il y a quelques mois est née, à Paris, une fondation scientifique de la recherche anthropologique, rattachée aux Hautes Etudes, à la Sorbonne.

Diverses chaires, présidées par d'éminents professeurs, étudient, objectivement : caractérologie, criminologie, biologie, physiologie et sexologie.

La chaire de sexologie est présidée par le Dr Valensin, dont on lira le compte rendu de son ouvrage dans cette même livraison. Et, ainsi, chaque semaine, le jeudi à 18 h 15, au Musée pédagogique de la rue d'Ulm, les divers aspects de la sexualité sont étudiés. L'homophilie masculine et féminine ont été l'objet de méditations du Dr Vachet, du Dr Valensin, du Dr Leca, du professeur Andrieu.

Quand le cycle général de ces conférences publiques et gratuites sera achevé, nous ferons le point.

Mais, n'est-il pas encourageant de savoir, qu'en plein Paris, avec sérieux, on se penche sur la psychologie de l'homophile?

Trop complaisamment décriés par les chansonniers, trop ridiculement mis en scène dans certains cabarets par des individus que l'on dit homophiles, nous voici enfin étudiés, disséqués, lucidement, humainement, par des esprits intelligents et objectifs.

Arcadie se devait de le dire.

Nous souhaiterions voir les homophiles se précipiter à ces cours publics... car, à notre étonnement douloureux, nous les voyons trop courir à d'autres spectacles qui — s'ils les amusent — les présentent aux yeux du grand public, comme de misérables individus.

Veut-on un autre fait?

J'évoquais, quelques lignes plus haut, les faits divers des journaux. Ah, ces jolis commentaires autour de ballets bleus; et en province, autour d'outrages publics à la pudeur ou de relations coupables avec un moins de vingt et un ans!

Les journalistes, cruels, stupides, livrent en pâture les noms de ces malheureux, de ces imprudents, de ces victimes, parfois.

Et quel est l'arcadien qui ne sait les ravages alors opérés?

L'homophile montré du doigt dans le pays, perdant sa situation, obligé de fuir souvent... acculé au suicide quelquefois... Merveilleux travail de ces piètres chercheurs de faits de correctionnelle! Lisez cette détestable presse! Souvent on trouvera des circonstances atténuantes pour les auteurs de tous les autres délits sanctionnés par le code pénal, jamais le vocabulaire ne sera aussi précis dans ses qualificatifs destructeurs que lorsqu'il s'agira de peindre les mœurs et les caractères de ces « sinistres individus » que sont les homosexuels. Ah, le mal que fait cette presse!

Aussi, comment ne pas saluer — avec émotion, je dirai; avec reconnaissance — la direction du journal *L'Alsace*?

QUELQUES FAITS

Au nom de la justice, au nom de ces innombrables malheureux qui se sont laissés entraînés dans de périlleuses aventures, sanctionnées par les tribunaux, je vous dis : *Merci, L'Alsace!*

Il y a peu, en effet, gros titres dans tous les journaux : un énorme scandale éclate à Mulhouse. On cite des noms, comme toujours en pareil cas, on ne sait rien, ou bien peu, mais les rancunes, les jalousies s'éveillent, et on est heureux de chuchoter le nom d'un magistrat, d'un ecclésiastique, d'un parlementaire, de personnalités du département, de la ville. La presse s'empare de ces rumeurs, et avec des sous-entendus précis, permet à chacun de deviner de qui il s'agit. On excite. On promet de nouvelles révélations.

Puis, parfois, tout s'apaise. Les grands noms évoqués ne sont pas poursuivis : pour les uns : résultat de haute protection — pour les autres : c'était mensonge. Mais restent les petits, les ouvriers, les employés, des hommes mariés et pères de famille; restent des hommes aux petites relations, aux petits moyens financiers; ils sont coupables, ils sont condamnés. Il y a eu huis clos. Au tribunal. Pas dans la presse. On étale leur nom. On donne souvent leur adresse. Et c'est le résultat décrit précédemment.

Alors, parce que c'est peut-être la première fois qu'un tel fait est porté à ma connaissance, je vous le livre tel. Lisez plutôt :

« Publiez donc les noms! C'est la sommation que nous
« ont adressé ces dernières semaines, quelques lecteurs
« (généralement anonymes), pendant que se développait
« dans le secret strict de l'instruction, l'enquête sur l'affaire
« de mœurs découverte à Mulhouse au mois de décembre
« dernier.

« Maintenant que pour neuf des seize inculpés le tribunal a jugé, leur identité est dévoilée officiellement. Nos
« lecteurs trouveront ci-contre le compte rendu objectif
« d'une affaire sordide — mais somme toute banale — qui
« est loin de justifier le battage qu'on avait voulu développer
« autour d'elle.

« Les juges, pour l'appréciation des peines, ont tenu
« compte des antécédents des prévenus, de la gravité et de
« la fréquence des délits. Nous suivrons leur jugement sur
« le plan de la publicité. C'est-à-dire que là où une faute
« limitée, des délits isolés ou même uniques ont valu aux
« prévenus moins de six mois de prison avec sursis et pas

« d'amendes trop sévères, nous ne publierons pas l'identité
« complète, sans nous soucier de la position sociale des uns
« ou des autres.

« Nos lecteurs comprendront cette réserve sur le plan
« humain.

« *L'Alsace.* »

Encore une fois, nos félicitations, nos remerciements —
sur le plan humain — comme l'écrivait justement *L'Alsace*.

Nous ne demandons rien de plus, en *Arcadie*.

Voici un autre fait qui nous vient de Suisse.

Inutile de dire qu'*Arcadie* ne sera pas entièrement
d'accord avec ce jugement. Mais il est nouveau quand
même.

En 1949, un citoyen suisse est poursuivi devant les Tri-
bunaux pour actes impudiques avec un mineur. Il est con-
damné à une peine de prison avec sursis. Pendant huit ans :
sagesse exemplaire. Puis, à nouveau, il succombe. Et c'est
encore le Tribunal. Et c'est là qu'intervient la nouveauté.
Les magistrats devaient le condamner sévèrement à une
peine de prison ferme, semble-t-il!

Eh bien; non! Le Tribunal remarque que depuis les
faits délictueux de 1949, l'inculpé a fait des efforts sérieux
pour ne pas débaucher des mineurs, que les faits présen-
tement évoqués devant lui ont été commis avec des mineurs
de plus de dix-sept ans, ce qui est moins grave qu'avec des
garçons plus jeunes; qu'il a vu des médecins et des psy-
chiatres durant ces années passées qui témoigneront pour
affirmer une responsabilité diminuée; l'enquête menée dans
son entourage donne des éléments favorables; alors le Tri-
bunal lui impose deux règles de conduite : se soumettre de
nouveau à un examen médical et psychiatrique, et ne pas
inviter des mineurs de moins de vingt ans!

Un Tribunal qui a compris que six mois ou un an en
prison ne servirait à rien. Un Tribunal qui admet la nature
homophile de l'individu, qui admet que des relations
sexuelles avec des plus de dix-sept ans sont singulièrement
moins graves qu'on ne veut bien le dire... mais un Tribunal
qui croit que la psychanalyse pourra guérir ce malheureux.
J'ai signalé ce fait, car il répond au désir de M. le Procu-
reur Général près la Cour de Cassation de Paris qui, je
l'ai signalé à l'époque, ici même, se plaisait à affirmer
que dorénavant — selon la réforme du code de procédure
pénale — les magistrats ne jugeraient plus un délit, mais

QUELQUES FAITS

un homme. C'est-à-dire un être de chair et de sang, avec son passé, sa vocation. Le fait-on déjà en France? A Mulhouse, en Suisse... oui.

Voilà donc trois faits, extrêmement importants selon moi. Il n'y a aucun doute possible : le problème homophile qui durant des centaines d'années n'a intéressé aucun savant, les préoccupe davantage. Discrète, nuancée, un pas en avant, un pas en arrière... insensiblement, mais sûrement, une poussée faite d'objectivité et d'intelligence, rejoint timidement *Arcadie*.

Oh, le chemin reste long, périlleux, semé d'entraves et d'embûches! Mais, je le crois, un jour, nous nous rencontrerons tous pour nous mieux comprendre.

Ce chemin se parcourera d'autant plus facilement que les homophiles se promèneront, travailleront, méditeront, aimeront, dans la vie, avec plus de discrétion, de grandeur, de dignité!

ANDRÉ BAUDRY.

MONTAIGNE ET L'AMITIÉ

par

ANDRÉ LINCK

*« O un ami! Combien est vraie
« cette ancienne sentence, que
« l'usage en est plus nécessaire
« et plus doux que des éléments
« de l'eau et du feu! »*

III, 9.

L'amitié qui unit Montaigne et La Boétie est célèbre; on la range d'un avis unanime parmi les grandes amitiés de l'Antiquité, lesquelles présentent aux Arcadiens le spectacle d'un bonheur parfait dont nous doutons souvent de goûter les fruits au sein d'un univers hostile et aveugle. Que nous évoquions ces couples héroïques, quoi de plus naturel! Encore conviendrait-il d'examiner jusqu'à quel point certains d'entre eux peuvent être qualifiés d'« arcadiens », en particulier celui de Montaigne et de La Boétie.

Si La Boétie, de trois ans l'aîné, a mis en parallèle l'amitié qu'il éprouvait pour Montaigne avec les amitiés grecques, ne croyons pas qu'il aima son ami comme Hermodius, dit-on, aimait Aristogiton. Il ne cherchait qu'à mettre en valeur par cette comparaison une amitié dont le rayonnement, selon son ami, égalait celui des héros antiques. N'oublions pas le retentissement prodigieux de l'Antiquité à la Renaissance et nous comprendrons mieux qu'un « honnête homme » se référât à des valeurs trop délaissées au Moyen Age. Cette amitié fut vertueuse. Rien dans les Essais n'autorise un doute sur la nature de leurs rapports. Il n'est que de lire Montaigne pour s'apercevoir qu'il était trop bon observateur des femmes et volontiers galant auprès d'elles avec hardiesse, précipitation et verve pour ne pas soupçonner qu'il s'adonnât à « cette autre licence grecque ».

Voilà une déception pour quelques-uns d'entre nous; et cependant leur amitié présente les symptômes d'une liaison passionnée. Elle témoigne de quelle ferveur peuvent s'enrichir les rapports d'homme à homme dans le respect des mœurs; elle suggère quel visage pourrait présenter nos sentiments lorsque les circonstances exigent un vœu de chasteté pour sauvegarder l'estime d'un ami ou de son entourage. Le voyage en Arcadie n'est pas toujours de grand repos; bien des désillusions nous guettent. L'exemple de Montaigne et de la Boétie redonnera confiance aux désemparés; il leur désignera quelle voie ils peuvent emprunter pour se délivrer des tourments d'un amour parfois impossible. Le sexe est un maître exigeant, exaspérant, dont l'emprise paralyse les meilleures volontés; la coutume en est un autre, plus sévère, plus injuste, et dont il faut tenir compte. Entre ces deux obstacles Montaigne et La Boétie proposent le chemin de la sagesse.

Montaigne avait vingt-quatre ans lorsqu'il connut à Bordeaux La Boétie. « Nous nous embrassions par nos noms, « écrivait-il, et à notre première rencontre, qui fut par « hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous « nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, « que rien dès lors ne nous fut si proches que l'un à « l'autre » (1). Ainsi débuta, sur un coup de foudre, cette amitié que la mort de La Boétie interrompit au bout de quatre ans et dont Montaigne fut inconsolable. Dès les premiers instants, elle atteignit sa plénitude : « Cette amitié, « écrivait Montaigne dans le même chapitre, n'a point « d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à « soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux ni « trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintes- « cence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute sa volonté, « l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une « façon, d'une conscience parcille [...]. Nos âmes ont char- « rié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une « si ardente affection, et de pareille affection découvertes « jusqu'au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que, non « seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais « je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi « qu'à moi. » La Boétie répondait aux sentiments de son ami avec la même ferveur; dans un poème latin il lui avouait : « Pour toi, ô Montaigne, ce qui t'a uni à moi

(1) Essais, I, 28.

« pour jamais et à tout événement, c'est la force de nature, « c'est le plus aimable attrait d'amour, la vertu. » Ils développèrent en quatre ans de fréquentation les germes d'un idéal qui devint au cours des siècles celui des honnêtes gens; ils apprirent ensemble à combattre pour le Bien, pour le Juste sans aliéner dans la révolte leur respect de la liberté; toujours fidèles au Pouvoir établi, même lorsqu'ils n'épousaient pas la doctrine officielle. Ils avaient éprouvé par eux-mêmes jusqu'à quels désordres aboutit l'intransigeance; au milieu des haines et des querelles sanguinaires, ils incarnèrent la divine mesure, génératrice de paix. « L'affirmation et l'opiniâtreté sont signes exprès de « bêtises » (2), constatait Montaigne.

Cette amitié s'auréola aux yeux de Montaigne d'un éclat quasi mystique. « Si je compare, confessait-il, tout le reste « de ma vie aux quatre années qu'il m'a été donné de « jouir de la douce compagnie et société de ce person-
« nage (3), ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure « et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais « que traîner languissant, et les plaisirs mêmes qui s'offrent « à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret « de sa perte. Nous étions à moitié de tout; il me semble « que je lui dérobe sa part [...]. J'étais déjà si fait et « accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être « plus qu'à demi » (4). Il parla de cette amitié en termes enflammés; et l'on pourrait se demander jusqu'à quel point une certaine équivoque n'aurait pas troublé la nature de leurs relations, si les envolées lyriques de fidèles exaltés ne nous aidaient à comprendre combien la passion emprunte au vocabulaire amoureux les termes qui, seuls, permettent de traduire l'ardeur, la foi, l'élan communs aux sentiments les plus élevés et aux désirs les plus aveugles, comme si, à partir d'un certain degré de maturation de la passion, les satisfactions du corps et de l'esprit se confondaient en une apothéose de la jouissance, voisine de l'ivresse. A bout d'arguments, Montaigne écrivait : « Si on me presse de « dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut « exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui; parce « que c'était moi » (5). Ultime cri du cœur, qui est un

(2) Essais, III, 13.

(3) La Boétie.

(4) Essais, I, 28.

(5) Essais, I, 28.

aveu d'impuissance; à ce degré d'exaltation, on n'a plus rien à confesser, fors l'amour.

Cependant Montaigne s'employa à décrire l'amitié, à l'analyser, à la louer. Il en parlait avec d'autant plus de conviction et d'assurance qu'il se flattait de l'avoir éprouvée « si entière et si parfaite que certainement il ne s'en « lit guère de pareilles, et, entre nos hommes (6), il ne « s'en vit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres « à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une « fois en trois siècles » (5). Il la concevait pure de toutes compromissions, qu'il s'agisse des liens du sang, de l'intérêt, de la sympathie ou de la volupté. « En l'amitié, écrit-il, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée « au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, « toute douce et jollissure, qui n'a rien d'âpre et de « poignant [...]. L'amitié est jouie à mesure qu'elle est « désirée, ne s'élève, ne se nourrit, ni ne prend accroissance « qu'en la jouissance comme étant spirituelle, et l'âme « s'affinant par l'usage » (7). Différente de l'amour, dont elle ne subit pas le « désir forcené », elle est l'unique moyen de s'affranchir des contraintes sociales, du respect dû aux autorités, du souci quotidien de paraître conforme à l'image ou à l'idée que les autres se forment de soi; elle est l'occasion de dépouiller son être par la communication sincère, sans apprêt; une permission de solliciter compréhension, soutien, amour. « C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre » (8).

C'est donc l'esprit qui gouverna leur amitié et favorisa entre eux une entente durable et parfaite. Montaigne, malgré cela, ne dédaignait pas les valeurs corporelles. Il connut, adolescent, les folles équipées, les nuits voluptueuses, « les « étroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et « gluants » (9); et en ceci il se conformait aussi bien à son tempérament gascon qu'aux préceptes des Anciens. « Nous « ne saurions faillir à suivre nature » (10), notait-il. Sa conception de l'amitié allait de pair avec son amour de l'homme. Une amitié facilement octroyée, dilapidée, cons-

(6) De nos jours.

(7) I, 28.

(8) III, 9.

(9) I, 55.

(10) III, 12.

titue un affront envers son semblable. On ne fait pas impunément bon marché des sentiments, et en particulier de celui-ci. Des amis, il en court par le monde qui se détournent les uns des autres lorsque l'intérêt, le désir ou la lassitude l'emportent sur le respect d'autrui et de soi-même. L'amitié est si absolue qu'elle ne dépend ni des humeurs ni d'un bon vouloir momentané. « Notre liberté volontaire « n'a point de production plus proprement sienne que celle « de l'affection et amitié » (11), écrivait Montaigne. En quoi elle est une morale, une sagesse. N'est-ce pas être sage qu'aimer un ami pour lui-même, que lui parler et l'aider, sans que la volupté, l'ambition ou le devoir entretiennent une ardeur qui ne s'échauffe entre amis véritables que par l'estime et la tendresse?

Pour Montaigne l'amitié doit écarter les obstacles que dressent entre les hommes les habitudes collectives, les préjugés, les peurs invouées, les passions viles. Elle est unique et sans retenue (Montaigne la qualifie lui-même de passion), aussi droite que la justice, la dominant même, comme source de toute justice. On a l'impression, en le lisant avec attention, qu'il a dépassé la conception des Anciens pour lesquels l'amitié se résolvait dans un curieux compromis entre les impératifs du cœur et les aspirations intellectuelles, dans un marché où l'une des parties offrait son corps en échange des mérites spirituels de l'autre. C'est ainsi que Montaigne comprenait l'amitié grecque (12) ; il condamnait ce commerce amoureux où l'amitié dispute au désir une jouissance sans commune mesure avec les satisfactions de l'esprit. Il voyait là une confusion regrettable entre amitié et amour. « Ces deux passions, disait-il en « parlant d'elles, sont entrées chez moi en connaissance « l'une de l'autre; mais en comparaison jamais : la première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, « et regardant dédaigneusement celle-ci passer ses pointes « bien loin au-dessous d'elle » (13).

Si nous arrêtons ici cette analyse, nous penserions que Montaigne se rangeait au point de vue platonicien, comme

(11) I, 28.

(12) Voir I, 28 : « Tout ce qu'on peut donner à sa faveur, c'est dire que c'était un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la définition stoïque de l'amour : « L'amour est un effort pour obtenir l'amitié de qui nous a ému par sa beauté ». (Cicéron).

(13) I, 28.

on l'entend généralement, c'est-à-dire l'amitié conçue comme une union des âmes. Je ne crois pas que Montaigne limitât sa conception à une définition. Il avait trop conscience de la dualité humaine pour se contenter d'englober en quelques aperçus une passion sur laquelle il hésita à nous donner le fond de sa pensée, comme s'il achoppait sur sa véritable signification. L'amitié est-elle pure, chaste? Obéit-elle à des impulsions troubles? Sans se poser la question, Montaigne laissait deviner par le caractère de son amitié pour La Boétie que l'amitié est quelque chose de plus qu'une alliance des esprits. A le lire, on sent palpiter son émotion, gémir sa tendresse pour un être cher, même lorsqu'il les dominait. Ses phrases ont une résonance qu'elles ne provoqueraient pas s'il se fût agi seulement entre eux d'un accord parfait des volontés et des goûts. Il y a quelque chose d'autre qui prend aux entrailles et qui ressemble étrangement à l'amour, mais sans cet aiguillon de la chair enamourée qui brise, bouscule, terrasse la volonté et embrase l'être. Et cependant, écrivait Montaigne, « s'il se pouvait « dresser une telle accointance (14), libre et volontaire, « où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance. « mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où « l'homme fût engagé tout entier : il est certain que « l'amitié en serait plus pleine et plus comble » (15). Serait-ce cette plénitude du corps et de l'âme qu'il partagea avec son ami? Rien dans son œuvre n'autorise semblable assertion. S'il éprouva une certaine nostalgie d'un engagement total de l'être, il ne le crut jamais réalisable. La femme, constatait-il, « par nul exemple n'y est encore pu « arriver », et quant à l'amour grec, dont il a parlé, il y reconnaissait un vice aimable de la passion amoureuse, un dérèglement de la « nature ». Sinon nous eût-il avoué que « La Boétie n'avait rien de beau que l'âme, du demeurant « il faisait assez d'échapper à être laid? » (16).

L'amitié chez Montaigne apparaît comme une mystique. Elle est l'homme. En la cultivant, l'individu atteint ses propres limites. L'ami se réalise en l'ami; il s'incarne en lui; « tout étant par effet commun entre eux, volontés, « pensements, jugements, biens, femmes, enfants, honneur « et vie, et leur convenance n'étant qu'une âme en deux

(14) Amitié.

(15) I, 28.

(16) III, 12. Cette phrase fut raturée en 1592 et remplacée par celle-ci : La laideur que revêtait une âme très belle en La Boétie... .

« corps selon la très propre définition d'Aristote, ils ne peuvent ni prêter ni donner rien [...]. Chacun se donne « si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir « ailleurs » (17).

Montaigne entreprit d'assumer l'idéal antique et il y parvint, puisqu'aucune ombre ne ternit l'éclat de son amitié pour La Boétie. N'a-t-il pas embelli la réalité? N'imaginait-il pas cette perfection de leur alliance? Il serait sacrilège de douter de sa sincérité, de son ardeur. A ce niveau l'amitié n'est pas seulement une jouissance, un bien que l'on conquiert, mais aussi un style de vie. Elle irradie dans le cœur une lumière où se confondent amour, confiance, tendresse; ici l'amitié devient une aventure, une quête de paix envers soi et envers le monde, déjà un signe de Dieu.

*
**

Nous ne quitterons pas Montaigne sans prendre un aperçu de ses opinions sur le fait homosexuel. Il est intéressant de voir comment un homme du XVI^e siècle parlait du « vice » arcadien. En ce domaine des contradictions abondent chez notre auteur; tantôt hostile, tantôt bienveillant, il balance entre son admiration pour les Anciens, qui le pousse à leur pardonner beaucoup de fantaisies, et entre son respect de l'ordre chrétien, si malmené à son époque. De surcroît la prudence était de règle en un temps où on allumait promptement les bûchers pour les sodomites.

Montaigne se borne en général à citer des écrivains de l'Antiquité. Ainsi, lorsqu'il parle des exemples les plus extraordinaires sur les mœurs dans son chapitre « De la Coutume », il ne fait aucune allusion aux rapports homosexuels, sinon aux peuples « où les pères prêtent leurs « enfants, les maris leurs femmes à jouir aux hôtes, en « payant. Où on peut honnêtement faire des enfants à sa « mère, les pères se mêler à leurs filles, et à leur fils » (18). Il rapporte des scènes amusantes : « Épaminondas avait « fait emprisonner un garçon débauché; Pélopidas le pria « de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et « l'accorda à une sienne garse, qui aussi l'en pria : disant « que c'était une gratification due à une amie, non à un

(17) I, 28.

(18) I, 23. Les autres rapports homosexuels ne seraient donc pas si extraordinaires pour que Montaigne les citât en ce curieux chapitre?

« capitaine » (19). Ou cette autre : « Sophocle, étant compa-
 « gnon en la Préture avec Périclès, voyant de cas de for-
 « tune passer un beau garçon : O le beau garçon que
 « voilà ! fit-il à Périclès. Cela serait bon à un autre qu'à
 « un Préteur, lui dit Périclès, qui doit avoir, non les mains
 « seulement, mais aussi les yeux chastes » (19). Ailleurs on
 devine le sourire gascon, lorsqu'il note : « Les femmes cou-
 « chaient au lit du côté de la ruelle : voilà pourquoi on
 « appelait César « La ruelle du roi Nicomède » (20).

Au sujet de l'ivresse, Montaigne ne trouve pas d'exemple plus frappant pour montrer combien elle provoque un dérèglement de volonté, que celui-ci : « Je n'eusse pas cru
 « d'ivresse si profonde, étouffée et ensevelie, si je n'eusse
 « lu ceci dans les histoires : qu'Attale ayant convié à souper
 « pour lui faire une notable indignité, ce Pausanias qui,
 « sur ce même sujet, tua depuis Philippe, roi de Macé-
 « doine, il le fit tant boire qu'il put abandonner sa beauté,
 « insensiblement, comme le corps d'une putin huissonnière,
 « aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa mai-
 « son (21). Toujours dans ce même chapitre « De l'Ivro-
 « gnerie » et à propos de deux phrases : la première de
 Cicéron, « Il leur paraît même que des amours élevées ne
 « disconviennent pas au sage », la seconde de Sénèque,
 « Voyons jusqu'à quel âge on peut aimer les jeunes gens »,
 constate : « ces deux derniers lieux stoïques montrent com-
 « bien la plus saine philosophie souffre de licences éloi-
 « gnées de l'usage commun et excessives » (21).

Après ce jugement plutôt défavorable à notre cause, Mon-
 taigne cite cette autre anecdote : « On demandait à un
 « philosophe, qu'on surprit à même, ce qu'il faisait. Il
 répondit tout franchement : « Je plante un homme, ne rou-
 « gissant non plus d'être rencontré en cela que si on l'eût
 « trouvé plantant des aulx. » Et il se borne à noter : « Ces
 « philosophes n'ordonnaient aux voluptés autre bride que
 « la modération et la conservation de la liberté d'au-
 « trui » (21). N'est-ce pas, dans une certaine mesure, suggé-
 rer qu'à y bien penser, ils n'étaient pas si loin de la sagesse,
 ces philosophes, malgré leur « licence » ?

Mais Montaigne va plus loin, lorsqu'il reproche aux
 écrivains de son temps leurs efforts pour faire condamner
 par Platon des mœurs très honorées à Athènes : « Voyez

(19) I, 30.

(20) I, 49.

(21) II, 12.

« démener et agiter Platon [...]. On fait désavouer à son « sens les mœurs licites en son siècle, d'autant qu'elles sont « illicites au nôtre » (22). Montaigne réproouve toute falsification même dans un but louable. Plusieurs années après ces lignes, il reprend la même idée quand il écrit : « C'est « une humeur bien ordonnée de pincer (23) les écrits de « Platon et couler ses négociations (23) prétendues avec « Phédon, Dion, Stella, Archeanassa. » « Qu'on n'ait pas « honte de dire ce qu'on n'a pas honte d'éprouver » (24). Cette dernière phrase, en latin dans le texte, contredit « apparemment la première. Cette « humeur bien ordonnée « née » n'est guère honnête. Montaigne l'insinue avec ironie, sans insister davantage. Sa pensée est ambiguë : de quoi ne doit-on pas avoir honte : de critiquer Platon ou de ne pas faire des relations qu'on n'eut pas honte d'éprouver ? Il est difficile de démêler dans l'apparent désordre des *Essais* le fil conducteur d'une pensée qui se voulut toujours sincère et libre. Il est des vérités qu'il faut savoir présenter ; mais ici on se perd en conjectures, si bien qu'on peut se demander si ces obscurités n'ont pas été voulues et si Montaigne n'utilise pas un procédé identique à celui d'Alceste lorsqu'il réplique au petit marquis : « Je ne dis « pas cela, mais... ». Montaigne ne pouvait pas se prononcer plus explicitement ; s'il n'applaudit pas, il se contente de sourire.

De l'admirable et quelque peu licencieux chapitre « sur « des vers de Virgile », j'extraits encore ces lignes étonnantes : « J'aime une sagesse gaie et civile, et fuis l'âpreté « des mœurs et l'austérité, ayant pour suspect toute mine « rébarbative. » « Le monde au front sévère, il a ses pédérastes » (Martial (25). L'inattendu, ici, c'est l'emprunt à Martial d'une telle citation pour prouver que la vertu et la gaieté font bon ménage (26), comme si la pédérastie, en un sens, convenait à la sagesse et égayait ce qu'elle pourrait avoir de sévère et de rébarbatif. Sans doute Montaigne ironise-t-il à nouveau, mais qu'il le fasse ainsi autorise bien des suppositions, et en particulier — ce qui nous importe — quo ce « vice » n'est pas aussi éloigné de la vertu qu'il paraissait l'affirmer auparavant.

(22) Critiquer : Pincer.

(23) Taire ses relations.

(24) III, 5.

(25) III, 5.

(26) « La vertu est qualité plaisante et gaie. »

Poursuivons la lecture de ce chapitre captivant, où Montaigne ne craint pas d'« offenser les yeux », pour recueillir une autre appréciation qui, quoique très générale, pourrait confirmer ce qu'on était en droit de comprendre de la précédente citation sur la pédérastie, lorsqu'il parle de « l'école ancienne, école à laquelle je me tiens bien plus « qu'à la moderne (ses vertus me semblent plus grandes, « ses vices moindres) ». Ce qui reviendrait à prétendre que le vice d'homosexualité est peu de chose par rapport à ces autres vices répandus de son temps dans l'anarchie des guerres de religion : meurtres, parjures, tortures.

Je relève au passage cette remarque : « Ne semble-ce « pas être une humeur lunatique de la lune, ne pouvant « pas jouir d'Endymion, son mignon, l'aller endormir pour « plusieurs mois, et se paître de la jouissance d'un garçon « qui ne se remuait qu'en songe? » (27). Mais soyons sérieux.

Une autre surprise nous attend dans ce même chapitre V du Livre III; alors que Montaigne avait écrit dans l'édition de 1580 : « Platon dit qu'ès contrées de la Grèce, où à « quelque condition estimée utile l'amour des garçons est « licite et où les poursuites, les flatteries, les veillées, les « services et les passions étaient vues en public d'un bon « œil et favorable : si (28) la hâveté de complaire et de « se rendre était ce néanmoins très éprouvées aux « tenants (29) et condamnées »; il rature ce texte et le remplace dans l'édition de 1595 par cette courte phrase : « Platon montre qu'en toute espèce d'amour la facilité et « promptitude est interdite aux tenants. » Pourquoi cette rature? Est-ce par souci de concision? Est-ce par crainte de paraître trop complaisant pour Platon? Il applique la remarque de Platon à « toute espèce d'amour », alors que le philosophe traitait seulement des mœurs pédérastiques.

Il existe un autre passage (30) où l'on observe une correction analogue. La phrase, « le jeune gars duquel il était « amoureux », est remplacée par « jeune homme qu'il aimait », ce qui est moins piquant, plus correct et plus vague aussi. Montaigne obéit à la fois à un souci de clarification, de concision (31) et à un souci de prudence.

(27) III, 5.

(28) Cependant.

(29) Poursuivis.

(30) III, 10.

(31) Souci constant tout au long des Essais, du moins en ce qui concerne le style.

Dans le chapitre, où il traite de l'amour (32), Montaigne n'hésite pas, comme nous venons de le voir, à faire état de références homosexuelles, alors qu'il aurait pu limiter son étude aux manifestations « normales » du sentiment amoureux. Mais ce serait une gageure d'emprunter à l'Antiquité les éléments d'une théorie de l'amour sans évoquer la pédérastie. Il en parle donc, avec discrétion. Par exemple, au sujet de l'émotion qui étreignit Socrate au contact d'un bel adolescent, il se borne à noter : « Et Socrate, parlant d'un objet « amoureux... ». Il agit comme s'il reconnaissait la valeur humaine de l'amour grec sans en approuver les modalités. Le principal n'est-il pas justement d'admettre que l'amour, quelles que soient ses formes, est toujours amour ? Il dira ailleurs que « les bons estomacs suivent « simplement les prescriptions de leur naturel « appé-
« tit » (33), que chez les âmes fortes les plaisirs de l'amour et les satisfactions de la vertu n'ont pas besoin de des ordon-
« nances contraintes et artificielles » pour demeurer dans les sages limites de la modération. Qu'importe alors si « la
« plupart et les plus grands philosophes payèrent leur éco-
« lage et acquirent la sagesse par l'entremise et faveur de
« leur beauté ! » (34). Et puis, « on voit aussi certains ani-
« maux s'adonner à l'amour des mâles de leur sexe » (35).

Notre tour d'horizon serait incomplet si nous ne disions pas quelques mots de l'homosexualité telle que Montaigne la connut. Dans les *Essais* il se borne à condamner « l'usage
« efféminé et lâche de ce siècle » (36), et « cette vilaine
« chaussure (37) qui montre si à découvert nos membres
« occultes [...], ces longues tresses de poils efféminés » (38). Il parlera une ou deux fois des mignons sans commentaire.

Grâce au *Journal de Voyage en Italie*, qui n'était pas destiné à la publication (et sans doute pour cette raison), nous avons le récit des deux anecdotes assez curieuses pour avoir retenu l'attention de Montaigne, toujours vigilant sur « l'étrangeté » humaine.

La première concerne cette jeune Mary de Vitry, qui

(32) III, 5.

(33) III, 9.

(34) III, 12.

(35) II, 12.

(36) I, 49.

(37) Braguette.

(38) I, 43.

adopta les vêtements masculins (39), épousa une jeune fille, et, dénoncée, préséra la mort à l'abandon de ses mœurs « parce qu'elle disait aimer mieux souffrir que de se remettre en état de fille, et fut pendue pour des inventions illicites à suppléer au défaut de son sexe ».

La seconde anecdote vaut d'être citée *in extenso* : « Je rencontrai au retour de Saint-Pierre un homme qui m'avisa plaisamment que ce même jour la station était à Saint-Jean Porta Latina, en laquelle église certains Portugais, quelques années y a, étaient entrés en une étrange confrérie. Ils s'épousaient mâle à mâle à la messe, avec mêmes cérémonies que nous faisons nos mariages, faisaient leurs pâques ensemble, lisaient ce même évangile des noces, et puis, couchaient et habitaient ensemble. Les experts romains disaient que parce qu'en l'autre conjonction de mâle à femelle, cette seule circonstance la rend légitime, que ce soit en mariage, il avait semblé à ces fines gens que cette autre action deviendrait pareillement juste, qui l'aurait autorisée de cérémonies et mystères de l'Eglise. Il fut brûlé vif huit ou neuf Portugais de cette belle secte. » Montaigne nous révèle-t-il ici le fond de sa pensée? L'ironie sarcastique des trois derniers mots, « cette belle secte », démontre qu'il ne les condamne pas expressément (il aurait pu aussi bien dicter à son secrétaire « cette affreuse, dénaturée secte »), mais donne libre cours à quelque mépris.

On connaît le célèbre passage du chapitre « de l'Amitié » (40), où Montaigne aborde « cette autre licence grecque justement abhorrée par nos mœurs »; c'est la seule fois où il émet un jugement sévère sur l'homosexualité. Ce chapitre appartient au premier livre. Il semble que son opinion se nuancât avec l'âge.

Il est malaisé de conclure. Montaigne se dérobe derrière les condamnations de principe qu'il se contente de répéter sans jamais les justifier autrement que par des considérations générales sur l'assujettissement aux coutumes, sur le respect des lois, sur la température. Conseils valables aussi bien pour les normaux que pour les anormaux...

« Le dirai-je, pourvu qu'on ne m'en prenne à la gorge? L'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison qu'en l'âge voisin de l'enfance : « Mets ce gar-

(39) Cette jeune personne a fait école de nos jours. Ce « délit » est puni d'un an de prison en 1960, du bûcher au xv^e siècle.

(40) I, 28.

« çon parmi le chœur des filles, cheveux flottants et visage
« ambigu, des connaissances n'y verront que du feu » (cita-
« tion d'Horace). S'il n'a pas conservé la fraîcheur de
la jeunesse, votre visage, Montaigne, est aussi ambigu que
celui de ce garçon. Où rencontrer votre pensée véritable?
Que retiendrai-je, en définitive, des traits énigmatiques de
votre visage? La haine, le mépris, l'indulgence ou l'indif-
férence? Que récolterai-je, à l'improviste, au détour d'une
page? Selon l'idée que chacun se fera de vous-même, il
dénouera l'écheveau mêlé de vos phrases. Vous avez évité
les faciles diatribes, moins acerbe à notre égard qu'à l'égard
des pédants, des maîtres de collège, des bourreaux. Vous
fronchiez les sourcils, puis avez souri...

« C'est une hardiesse dangereuse et de consé-
« quence, outre l'absurde témérité qu'elle entraîne,
« de mépriser ce que nous ne concevons pas. »

Essais, I, 27.

ANDRÉ LINCK.

MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement
celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social,
religieux et culturel.

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

30 NF par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

LE SYMBOLISME SEXUEL

par

JEAN BOULLET

EXTRAITS INEDITS (suite) (1)

COCA-COLA, s. m. — La mousse évocatrice s'échappant d'une bonne centaine de bouteilles de Coca-Cola et la présence de ces bouteilles en soi, par leur forme phallique et par le rythme rituel qui les agitait, constituèrent une des séquences les plus directement érotiques de toute l'histoire du cinéma. Le film trop peu connu où figurait cette invraisemblable séquence de cérémonie sexuelle collective était *Miss Sadie Thomson*, interprété par Rita Hayworth, d'après *Rain* de Somerset Maugham. Rita Hayworth y dansait une sorte d'improvisation érotique dans le meilleur style de *La Dolce Vita*, cela au centre d'un groupe de soldats en délire. Tenant chacun à la main une bouteille encore bouchée de Coca-Cola, ils scandaient le rythme de la danse à une cadence, lente tout d'abord, puis plus rapide, et enfin s'accroissant jusqu'à devenir frénétique. A la fin de la « danse » de Rita Hayworth, lorsque celle-ci eut suffisamment « chauffé » son groupe d'admirateurs ivres et échevelés, tous les soldats débouchaient leur bouteille de Coca, jusque-là maintenues fermées par leur pouce, et cent véritables colonnes de mousse s'échappaient au même moment, inondant littéralement la danseuse étendue à terre. On peut rapprocher cette séquence, où triomphait le symbolisme sexuel, d'une autre séquence symbolique, celle du baiser échangé par Grace Kelly et Gary Grant dans *La main au collet* d'Alfred Hitchcock, baiser échangé sur un fond de

(1) Voir *Arcadie*, n° 87.

ciel où éclataient les fusées blanches et laiteuses d'un feu d'artifice symbolique.

CUIR NOIR. — Un volume ne suffirait pas à réunir textes et illustrations consacrés au cuir noir et à ses adeptes.

Le cuir noir, le parfum du cuir de Russie ainsi que le serpent noir et les vêtements de crocodile noir sont étroitement liés au sado-masochisme.

New York possède ses bars réservés aux maniaques du cuir; Hambourg connaît des boîtes de strip-tease qui évoquent les catalogues d'avant-guerre de Diana Slip et les curieux accessoires de cuir noir qui étaient la spécialité de la maison.

De nos jours, toutes les grandes capitales possèdent quelques discrets magasins où ceux qui aiment le cuir, plus encore que ceux ou celles qui le portent, peuvent acheter ou faire exécuter, sur mesure, les accessoires et les vêtements de leur choix.

A l'exemple de l'Allemagne, les Etats-Unis ont actuellement un réseau de vente de photos et d'illustrations consacrées au cuir noir. Cette folie du cuir noir, du serpent et du crocodile, constitue une sublimation esthétique du sado-masochisme sur le plan symbolique.

Le pantalon de cuir noir des *Demi-sel*, ou le délirant « blouson de super-luxe » en crocodile noir verni, bordé de vison noir de chez Dior ou le sac « sexy » (*sic*) offert par *Le Figaro*, nous prouvent que tout est permis sur le plan du symbolisme vestimentaire, là où sadisme ou masochisme avoués seraient impensables.

Plusieurs modèles de la haute couture parisienne, réalisés en cuir noir et présentés la même année que le blouson de crocodile noir de chez Dior, furent portés par des mannequins parés de lourdes chaînes d'argent en sautoir. Influence d'*Histoire d'O* sur la mode, ainsi qu'il a été déjà remarqué.

ECUME, s. f. — L'écume qui se dresse à la crête des vagues, et qui donna naissance à Vénus, donna également naissance à des plaisanteries et à des sous-entendus multiples. Rappelons l'exemple, le plus classique, du baiser dans la vague de *Tant qu'il y aura des hommes (From here to Eternity)*. Un couple en slip et en maillot se roule sur le sable mouillé d'une plage, juste à la limite de l'eau, là où viennent mourir les vagues; et, à la seconde même du baiser collé à pleine bouche, une vague plus forte que les autres inonde, submerge les deux amants, les couvre d'une

écume blanche mousseuse. Cette scène, décomposée en photos géantes, fut employée pour servir de base à la publicité du film et un grand hebdomadaire présenta la série des photos en question sous le titre de : « Voilà la scène la plus salée de *Tant qu'il y aura des hommes*. »

Ce baiser inondé d'écume blanche n'est pas sans rappeler d'autres baisers de cinéma inondés par le bouquet laiteux jaillissant d'un feu d'artifice au-dessus de la baie de Monte-Carlo (Hitchcock), le baiser de *Stella* (Michael Cacoyannis), l'étreinte de *l'Amérique insolite* (François Reichenbach), ou le baiser concerté de *Un soir sur la Plage* (Michel Boisrond).

D'étroits liens existent entre le mot *écume* et le mot *mousse* (de champagne, de Coca-Cola, de bière). Bien des plans scabreux, impossibles à montrer à l'écran, doivent beaucoup à l'écume des vagues, à la mousse s'échappant d'une bouteille de champagne, au trop-plein d'une érémeuse. L'important est de voir tel ou tel plan en connaissant l'intention secrète de l'auteur, en sachant ses difficultés, les exigences de la censure...

Lorsque Bernard Blier retrouve enfin Suzy Delair (*Quai des Orfèvres*) et s'attarde à l'embrasser fougueusement, la caméra, discrète, s'en va traîner à la cuisine et tombe, par hasard, sur l'écume qui s'échappe d'une casserole de lait oubliée sur un fourneau... (v. *Coca-Cola, Bouteille*).

GRATTE-CIEL, s. m. — Symbole phallique élémentaire. *Rope* de Hitchcock était entièrement fondé sur le symbolisme des objets (coffre, corde et chandeliers) et sur celui du décor extérieur, uniquement composé de gratte-ciel phalliques.

Le décor symbolique de la séquence new-yorkaise de *King Kong* procédait de la même utilisation, le final du film affirmant l'hypervirilité de King Kong en le faisant monter au sommet de l'« Empire State Building », alors le plus haut de tous.

G. Legman a souligné l'installation d'entreprises uniquement composées de pédérastes, au sommet de certains gratte-ciel phalliformes (« Psycho pathologie des comics »).

MOTO, s. f. — Rouge ou noire, étincelante de chromes agressifs, la moto pétaradante est l'accessoire sexuel indispensable du « blouson noir » qui sème la terreur virile. Sans sa moto, le blouson noir est virtuellement castré. On a signalé aux Etats-Unis plusieurs cas de suicide de jeunes

gens qui, n'ayant pas de moto, étaient dans un tel état d'« inferiority complex » qu'ils mirent fin à cette situation en se supprimant.

Disciples de James Dean ou du Marlon Brando de *L'équipée sauvage*, ils peuvent se priver de manger et de fumer, vivre plusieurs semaines sans argent de poche (ne parlons pas des femmes, ils s'en moquent), supporter de n'être pas tatoués, mais la moto, allemande de préférence, leur moto, c'est la sexualité métallique de robot-man, c'est leur propre sexe, hyperviril, hérissé de métal et de tubes étincelants. Plus elle fait de bruit, plus ils en « jouissent » (on vend du reste des appareils spéciaux qui amplifient le bruit de leur échappement). Chaque pêtarade publique est une manifestation symbolique, et intempestive, de leur virilité qui ne sait s'exprimer sans le truchement de la moto-interprète. Il serait plus aisé de séparer en deux un centaure sans le blesser que de dissocier un véritable blouson de cuir noir de son sexe en forme de moto.

Ce n'est plus X ou Y, en tant qu'individu et son moyen de transport (pas plus que le centaure n'était un homme et son cheval), c'est L'HOMME-MOTO.

SOUS-MARIN, s. m. — Le sous-marin de *Vingt mille lieues sous les mers* est un objet sexuel symbolique, et non un moyen de transport. La présence à son bord d'un personnage aussi particulier et chargé de symboles que le capitaine Nemo en est la preuve. Le sous-marin de Jules Verne, le « Nautilus », est l'image même de la sexualité, de la virilité agressive du personnage symbolique du père au même titre que le gratte-ciel géant de *King Kong* dominant New York.

Le sous-marin se déplace dans la mer, il cache un terrible secret, la cabine du capitaine (la chambre des parents) est le centre de l'attention des passagers et de l'équipage (les enfants), le capitaine Nemo (le père-terrible) viole les secrets de la mer et pille ses trésors, etc. Remplacez « mer » par « mère » et le sous-marin de Jules Verne ne dissimulera plus de secret.

LEÇONS DE SAGESSE

PAUL VALÉRY

Chers cousins d'*Arcadie*,

La qualité d'Arcadien a, décidément, ses privilèges; et je crains qu'on ne célèbre guère ceux auxquels je fais ici allusion.

En effet, qui de nous, à l'énoncé d'un nom, d'un fait, d'une œuvre, arrachés à l'histoire, à la sèche nomenclature de fastes patinés d'une crasse auguste, n'a senti, parfois, s'éveiller en lui d'intimes harmoniques, dont lui seul avait le secret, riches de mystérieux prestiges, de sens cachés, d'affinités sourdes?

Au seul Arcadien appartiendra de connaître en Condé un autre homme — et combien plus vivant, plus attachant! — que le héros de Rocroy ou de la Fronde, à lui seul de pénétrer, tout animé de la passion même qui les fit écrire, les sonnets de Shakespeare qui, bien mieux que son théâtre, illustrent son talent, et nous éclairent sur son génie; à lui seul d'embrasser, dans toutes leurs composantes, les destins d'un Alexandre, d'un César, d'un Frédéric...

Cette idée sert de trame, bien sûr, au « Temps perdu »; mais je ne crois pas que Proust lui ait donné toute sa puissance, toute sa portée; au seul brillant, irritant et séduisant kaléidoscope qui était le sien s'applique chez lui cette remarque. Or, permettant de remonter à rebrousse-temps, cette manière de voir, qui donne une véritable « conception du monde » (et des hommes) mène bien plus avant : à travers mille de ses illustrations, ou de ses alibis, elle décèle une vérité, une dimension humaines qui, d'âge en âge, s'incarnent de différentes façons.

Cette émotion d'une qualité si attachante, je viens récemment de la ressentir encore; c'est grâce à elle, c'est par elle que j'ai redécouvert Valéry.

Je n'oublierai jamais mes émerveillements de collégien, alors qu'agé de quinze ans à peine, je lisais pour la première fois les « Charmes », « la jeune Parque », le soir, à la chandelle, ma fenêtre ouverte sur le jardin endormi. Or, ce Valéry que je croyais avoir découvert une bonne fois pour toutes, je le redécouvre aujourd'hui, dans la lumière arcadienne; et il prend une nouvelle vérité.

pour servir de libretto — ainsi que lui-même l'a précisé dans son introduction — à une cantate composée par Mme Germaine Taillefer.

Vous avez, mes chers cousins, séparé certains de ces vers de leur contexte (reprenant, au reste, en cela, Valéry lui-même qui les avait offerts, isolés, à Mlle Suzy Solidor). Permettez-moi de les y replacer.

Les Nymphes entourent Narcisse et prétendent l'arracher à ses amours qui s'écartent de la « norme ».

« Les Nymphes :

« *Narcisse, Narcisse,*
« *Que le sert d'être beau?*
« *Amour est autre chose*
« *Que de baiser sur l'eau*
« *Le reflet d'une rose...*

« Le Narcisse :

« *Amour est ce qu'on veut... Qu'avez-vous à blâmer?*
« *J'aime comme il me plaît ce qu'il me plaît d'aimer.*

« Les Nymphes :

« *Narcisse, Narcisse,*
« *Tes vœux sont inhumains.*
« *Prends garde aux belles mains*
« *Qui coupent dans les saules*
« *Des baguettes d'argent pour tes belles épaules...*

« Le Narcisse :

« *Quel mal vous ai-je fait?*

« Les Nymphes :

« *Nous t'aimons...*

« Le Narcisse :

« *Mais, celui*

« *Qui n'a jamais que lui*
« *Les autres*
« *Ni caresses ni coups ne doit subir d'autrui :*
« *J'ai mes désirs, gardez les vôtres.*
« *Aux mortels comme aux dieux je ne veux rien devoir... »*

(« *Pléiade* », I, 412-413.)

N'eût-il pas, mes cousins, je vous le demande, été regrettable qu'on laissât sortis de leurs contextes ces beaux vers pleins de sève et de sagesse?

Lisez, je vous en prie, et relisez ces claires paroles, au son si noble, au ton si tendre. Il y a tout le drame homophile, n'est-il pas vrai? dans ce dialogue.

Les Nymphes, dans leur premier effort, s'attachent à écarter l'irréductible qui n'est séduits que par d'autres charmes que les leurs, avec de petits mots doux, raisonnables : oui, le voici ce cher vieux chantage au bon sens, au sens commun, ce vieil épouvantail éreinté du qu'en dira-t-on, du ridicule, oui, le voici :

« *Narcisse, Narcisse,
« Que te sert d'être beau?*

« *Amour est autre chose...* » (etc.). Qui de nous, cent fois, mille fois n'entendit, n'entend, n'entendra cela? Qui, mes cousins?

La réponse de Narcisse est claire; il est, lui, le vrai porte-parole du vrai bon sens; il parle comme France, dans les propos que je rapportais ici même il y a quelque temps :

« *Amour est ce qu'on veut... Qu'avez-vous à blâmer?
« J'aime comme il me plaît ce qu'il me plaît d'aimer.* »

Les Nymphes alors, se font Furies; elles écument de rage : elles ont la loi pour elles, et les ricaneurs, après tout, non? Eh bien, on va voir, si elles ne savent pas, les doucettes, s'en servir.

« *Tes vœux sont inhumains...* » (un fumet d'hypocrisie ne gête rien; qui de nous, mes cousins, ignorerait aussi cela?).

« *Prends garde aux belles mains
« Qui coupent dans les saules
« Des baguettes d'argent pour tes belles épaules...* »

Narcisse ne proteste pas; non, il essaie simplement de comprendre : cette haine l'étonne. Sa nature, à lui, est ainsi faite; et il ne comprend pas qu'au nom de la nature, précisément, on lui reproche d'être naturel. Il demande, tout bêtement, il s'enquiert : « *Quel mal vous ai-je fait?* »

Et l'argument vient, irrésistible de candeur stupide, absolument désarmant comme le pur visage de la bêtise à l'œil insondable : « *Nous t'aimons...* »

Non, mes cousins, mes cousins, je vous prie, savourez cela, et le resavourez :

« *Quel mal vous ai-je fait?
— Nous t'aimons...* »

N'est-il pas hurlant de vérité, de notre vérité, cet hallucinant dialogue de sourds, hein, l'est-il pas?

Et Valéry donne la parole à Narcisse qui précise en termes bouleversants sa position dans ce petit drame éblouissant et sordide :

« Mais, celui

« Qui n'a jamais que fui

« Les autres

« Ni caresses ni coups ne doit subir d'autrui :

« J'ai mes désirs, gardez les vôtres... »

Allons, mes cousins, je ne vois rien d'autre à dire, je ne ferais que gâter cette pèroraison. Je vous laisse le mot en méditation, en pâture, en gage, en talisman. Répétez-le à qui brocardera, répétez-le à qui médiera, répétez-le à qui enviera, répétez-le à qui bêtifiera :

J'ai mes désirs... Gardez les vôtres.

Sur ce, permettez moi, mes chers cousins, d'aller contenter mes plus chers désirs : il est 23 h 25 (comme on dit, je crois, ailleurs qu'en Boétie). Et j'ai sommeil.

Bonsoir.

Votre cousin de Bèotie,

JACQUES FREVILLE.

Der Kreis

LE CERCLE

The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 NF (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

« SCIENCE DE L'AMOUR » (1)

du

Docteur GEORGES VALENSIN

Voici un livre dont le titre et la présentation, dans la vitrine du libraire, attire inévitablement l'attention... de tous. L'amour! — quel sujet en or! Il n'est que de penser à l'hebdomadaire exégèse, ou plutôt aux affolantes nouvelles que dispensent « presse du cœur », et même « grande presse ». Vraiment, si nos contemporains ne sont pas définitivement abrutis par l'infernal carrousel des histoires d'amour dans lequel ils vivent, journalistiquement parlant!... c'est bien un miracle!

Mais les rescapés pourront désormais aller « aux sources ». Aux sources matériellement pures, au réalisme fondamental qui est à la base de tous ces attendrissements opérationnels, de tous ces mélodrames standardisés, malgré les « rebondissements » toujours imprévus! — sous huitaine — le tout à la guimauve et à l'eau de rose... Bref, ils iront « à l'amour » — à son acte même. Et qui n'est pas simple!

*
**

En effet, le livre rouge et noir du Dr Georges Valensin arbore hardiment un titre volontairement banal, brutal, mais rigoureusement exact... qui pourrait faire penser à ces publications sous papier peu transparent que l'on vendait (autrefois!), à Montmartre ou sur les quais du Quartier Latin, à l'usage des polytechniciens boutonneux.

Rien de comparable, bien au contraire!

Science de l'amour veut dire : connaissance scientifique, concrète, précise, impitoyable des faits physiques et physiologiques qui conduisent à l'acte d'amour, et à toutes ses variétés, assorties de leurs circonstances psychologiques et sociales, elles-mêmes si variées.

Et *Science de l'amour* veut dire aussi — comme l'on parle de la science du peintre ou du médecin : *art* et *technique*

(1) Ed. Table Ronde; 13 NF.

de l'amour, fondés sur les connaissances étendues, sûres, acquises enfin, du praticien. Science fort utile aux exécutions.

Science mémoriale, certes. Et pourtant, réalisme très sévère. Du reste, le nom même du Dr Valensin nous rappelle que bien avant l'expérience du « bébé-éprouvette » de Béryon qui a soulevé le tumulte des tabous de la naissance, l'auteur de *Science de l'amour*, dès 1957, avait publié un livre et une étude (2) consacrés à la fécondation artificielle, et avait, le premier, employé l'expression, scandaleuse! — de « grossesse en bocal ».

*
**

Ainsi que le professeur Vachet il y a deux ans pour sa « Psychologie sexuelle » (3), le Dr Valensin se réclame dans sa préface, au sujet des problèmes de l'amour, de la vérité toute nue, « même cruelle et nauséabonde... préférable à la fiction parée de toutes les grâces » et il rappelle opportunément que « deux des hommes qui ont le plus contribué à décrire l'amour tel qu'il est, et à lui enlever son romanesque, furent, dans des domaines fort différents, Zola et Freud... ces deux... hommes prudes et idéalistes qui brusquement placés face au réel, optèrent pour lui malgré la gêne qu'ils en éprouvèrent ». Et les évocations qui suivent, des pudeurs et des délicatesses, des sentiments tendres et raffinés de l'un et de l'autre, réhabilitent ces deux chercheurs que la grossièreté précisément de ceux qui les ont vilipendés, a tellement fait souffrir (page 7). « Injures et incompréhensions » des contemporains... que l'on soit Beethoven, Berlioz, Manet, Monet, Picasso ou Strawinsky, ou Pasteur! On les subit dans la mesure où l'on enrichit la science et l'âme des hommes!

*
**

Aussi bien, d'emblée, le Dr Valensin attaque-t-il son sujet par les descriptions et les détails les plus crus... concernant l'appareil sexuel du mâle, ses moyens, et sa « sexualité en action ». Vue, toucher, olfaction, audition, tout est passé en revue avec minutie, et dans une richesse d'information, qui

(2) *La fécondation artificielle et naturelle de la femme*. Gallimard, 1957. Et dans la *Nouvelle nouvelle Revue Française*, n° 53 du 1^{er} mai 1957; *Les ultimes étapes de la...*, pp. 854-862. La « grossesse en bocal », p. 860. L'ouvrage de 1957 a été édité depuis en Italie, aux U.S.A. et en Angleterre.

(3) *Voir Arcueil*, n° 67-68, pp. 419 à 430.

stupéfié et enchanté, de la plus lointaine préhistoire au dernier scandale américain. Si le Dr Vachet que nous évoquions à l'instant, a traité, lui, de la « psychologie », sans nul doute le Dr Valensin s'est strictement tenu *d'abord* à la « physiologie », si bien que les deux livres se complètent admirablement et forment un tout impressionnant, une somme... la somme la plus « actuelle » à tous égards.

Mais, dira-t-on, quel est l'intérêt spécial pour nous, homosexuels, de ces études savantes ?

Il est immense, parce que, dans ces deux ouvrages, ces médecins ont considéré la sexualité — quelle qu'elle soit — en action, en elle-même... pour elle-même... et n'ont fait aucune différenciation de valeur ou de qualité entre l'appétence hétérosexuelle et l'appétence homosexuelle, ou toutes les variétés intermédiaires. Le Dr Valensin n'étudie nulle part, en tant que telle, l'homosexualité : son dessein est plus général, plus élevé, disons-le : plus intelligent. Il étudie — c'est le sous-titre de son livre : « L'amour sexuel de l'homme » — un prochain travail devant être consacré aux mêmes phénomènes « chez la femme ».

Par conséquent, tout ce qui manifeste la sexualité de l'homme est ici analysé, et sans aucune classification destructrice du réel si vaste et si nuancé, qu'il s'agisse d'amour hétérosexuel ou d'amour homosexuel. Les désirs de l'homme pour la femme — ou pour les êtres de son propre sexe — sont analysés dans leurs conditions et leurs effets... avec la même impartialité scientifique. Bien entendu, pour cent exemples pris à l'hétérosexualité, le Dr Valensin n'en cite évidemment que quatre ou cinq pris à l'homosexualité. La proportion des deux natures est respectée. Mais c'est l'absence, *a priori*, de préjugés, qui est ici remarquable, et qui nous intéresse — et même nous touche.

Il rétablit par là cette notion de l'unité de la sexualité, perdue depuis les Grecs. L'objet du désir n'intervient qu'en seconde ligne, et la « finalité » classique de l'acte n'entre pas en considération. On peut presque dire que son ouvrage décrit, et démonte pièce à pièce, avec la conscience et la minutie d'un artisan expert, tout le mécanisme physiologique d'Eros — le prochain volume devant être consacré à celui d'Aphrodite. Ce seront deux traités de physiologie appliquée.

Aussi bien, dans le volume paru l'an dernier, tout ce qui concerne le *sujet* qui désire, intéresse hautement, tout autant l'homosexuel masculin que l'hétérosexuel, mais il est bien évident que pour toutes les attirances de l'*objet* désiré, l'homosexuel masculin devra attendre le second volume pour y trouver, approximativement, ce qu'il admire et ce qui le trouble dans le sexe mâle — du moins le peut-on supposer — tandis que les lesbiennes, dès à présent, peuvent vérifier —

peut-être? — leurs impressions, et leurs passions de chair, pour les femmes qu'elles désirent...

*
**

Qu'importe, après cela, que nous puissions, et devions sans doute, avancer quelques observations sur certains aperçus du Dr Valensin, que nous envisageons sous un autre éclairage, et avec une expérience pratique plus étendue?

On peut discuter avec lui, par exemple, la question de savoir si la malfacon (dont fut affecté le roi Louis XVI), a tellement de chances d'incliner le sujet vers l'homosexualité : le pourcentage même qu'il donne en faveur de cette interprétation (d'après les observations de son collègue Vague) est bien loin d'être convaincant... Et par ailleurs, nos vastes expériences nous confirment dans cette idée qu'il est vain d'établir un rapport entre cet accident assez rare et cette préférence si courante... Tout au plus peut-on y voir le parallélisme d'un développement inachevé — à la fois dans la structure et dans le comportement — dû peut-être à des causes hormonales (pages 16-17).

Toujours à l'actif des hormones, peut-on sans doute expliquer — qu'il s'agisse du taux de folliculine chez la femme, ou des sécrétions actives des glandes sébacées — l'horreur de beaucoup d'homosexuels pour certaines perceptions olfactives (pages 158-159 et 186-198).

Mais n'est-ce pas déplacer le problème des causes de l'homosexualité? et prendre l'effet pour la cause? Ce qui enchante les uns fait évidemment fuir les autres... Sont-ils homosexuels parce qu'ils fuient? ou fuient-ils parce qu'ils sont homosexuels? C'est le problème classique de William James : on ne court pas parce qu'on a peur... on a peur parce qu'on court... Mais il faut toujours trouver la cause, ou de la course, ou de la peur!...

Egalement cette observation du Dr Valensin sur les « courbes annexes » et les « formes trop rebondies », assez détestables pour ceux qui n'aiment pas la femme, et qu'une « virilité moindre » en éloignerait... paraît bien légère... car s'il insiste beaucoup, et avec raison, sur la « représentation » que, dans l'ouragan du désir, l'homme se fait, du corps de la femme, pourquoi ne fait-il jamais allusion au même phénomène de la « représentation » du corps masculin... chez l'homosexuel, qui souvent porte en lui, depuis sa tendre jeunesse et pendant toute sa vie, cette « représentation » des types masculins qui le sensibilisent et l'affolent au-delà de tout, exactement comme l'hétérosexuel le plus banal est sensibilisé et affolé par tel ou tel type féminin?

*Le parallélisme est pourtant évident.
Mêmes causes et mêmes effets...*

Mieux même : nous pensons que la « représentation » — pour l'homosexuel — de la totalité du corps masculin du partenaire éventuel a plus d'importance et d'efficacité chez lui que l'équivalent féminin chez l'hétérosexuel. Le Dr Valensin nous en donne d'ailleurs la contre-épreuve (pages 36-37). Ce qu'il décrit en cette circonstance dans le temple des prostituées antiques ou modernes, est impensable, même chez les homosexuels les plus matérialistes et les plus déchainés.

Les longues descriptions qu'il donne plus loin des impressions que suscitent chez les mâles de l'immense majorité les « attraits » du corps de la femme auront sans doute leur pendant pour ceux de l'homme dans le second volume (et là, les homosexuels y trouveront analysée leur obsession cérébrale, normale peut-on dire — qui est toute semblable à celle du camionneur à son volant, impatient d'atteindre le prochain relais, où il violera la fille remarquée à l'aller).

On pourra s'apercevoir alors que la « représentation » de toutes les zones érogènes — ou supposées telles — et toutes les grâces, ou prestiges charnels du partenaire espéré... sont les facteurs décisifs de l'émotion sexuelle de l'homosexuel, plus encore que l'exigence purement physique et mécanique. Le goût des photos de « nus » qui n'est pas moindre chez l'un que chez l'autre, est là aussi pour le prouver.

On peut peut-être encore — comme le fait le Dr Valensin — distinguer « fertilité » et « virilité », mais franchement, quelle application sérieuse en faire au cas des homosexuels ? Rien ne les distingue ici des hétérosexuels (page 24). Cette discussion vraiment trop spéciale nous entraînerait trop loin...

Enfin, il est souvent question dans cet ouvrage d'hyposexualité. Très peu d'hypersexualité. Mais ces deux potentialités sexuelles, avec leurs écarts en effet étonnants d'un individu à l'autre, s'observent aussi bien dans la majorité hétérosexuelle que dans la minorité homosexuelle. Là aussi, absolument rien qui soit propre à l'homosexuel.

Mais toutes ces critiques de détail ne sont que des observations latérales, et il serait déraisonnable d'y voir véritablement des critiques, puisque, nous l'avons déjà dit, l'homosexualité n'est pas le sujet de l'auteur et qu'il n'en traite, nous l'en avons même loué — que dans son parti pris général d'analyse des faits, de tous les faits, en tant que faits, et du seul point de vue des *réalités*, c'est-à-dire de tous les caprices et de toutes les variantes de la *nature*.

*

**

Par contre deux suggestions très positives pour l'exacte connaissance des conditions et des effets de l'inversion sexuelle (du moins chez l'homme) sont à mettre au crédit du Dr Valensin :

L'une d'ordre anatomique, lorsqu'il reprend après vingt-trois siècles (le Dr A. Hesnard ne s'en est avisé que très tardivement et bien timidement) l'explication d'Aristote... ou plus exactement les *constatations* d'Aristote. Il s'agit de la répartition et de la richesse, chez certains sujets, des « innervations anales » (pages 171-174) qui conduisent les passifs ou « réceptifs » à l'extraordinaire érotisation que l'on sait. Structure de fait, qui n'est pas encore nettement vérifiée par l'analyse des tissus, mais qui pourrait s'expliquer par une certaine avance ou un certain retard dans la formation ou l'évolution... de l'individu, et nous ramènerait ainsi à des phénomènes presque banals, qui n'ont rien de tératologique (4);

L'autre d'ordre thérapeutique, lorsqu'il signale à travers l'histoire les diverses formes de la spermatothérapie, confirmant ainsi, bien qu'avec moins de luxe — ce que Georges Lakhovsky exposait en 1939 (5) et qu'une expérience courante manifeste également au bénéfice de beaucoup de « réceptifs » fellateurs, pratique du reste qui n'a rien de spécial au monde homosexuel, puisqu'elle est exigée « normalement » par les hétérosexuels (pages 60-63).

*
**

Enfin, de l'extrême richesse du livre, relevons encore des pages émouvantes sur la terreur sexuelle, « les paniques sexuelles » (pages 316-323), les insuffisances de l'éducation sexuelle (pages 324-328), l'apprentissage, hélas! auprès des prostituées... et tant d'autres suggestions si généreuses, sur le vieillard en particulier, dont « il faudra bien se préoccuper, puisque la libido tardive est une réalité » (page 352) et dont, plus loin, le Dr Valensin décrit, à l'heure du déclin sexuel « la vie réfugiée... dans son cerveau et dans son cœur hypertrophié » (page 358). La fin de ce premier volume est magnifique.

Espoirs et misères, tout cela dans « une civilisation qui

(4) Il est juste de rappeler que cette idée d'une « construction toute différente » du passif réapparut dès 1791 dans *Justine* (théorie de Bressac) et fut reprise quatre ans plus tard par Dolmancé.

(5) Georges LAKHOVSKY : *Pour rester jeune à cent ans. La spermatothérapie*. Editions S.A.C.L., Paris-16^e. Plaque de 32 pages, très axée par ailleurs sur « l'équilibre oscillatoire » et « l'harmonie des vibrations », au plus intime de l'organisme.

met chaque jour davantage l'occidental moyen en état d'alerte génitale » (page 342), tandis, pouvons-nous ajouter, qu'en raison même de la désacralisation de l'amour, comme de tous les mystères, les conformismes mécaniques se substituent de plus en plus aux croyances, et gagnent tout le terrain que perd le sens du divin. Ah! nous voilà bien loin de Platon! et même du Christ!

Cependant, au nom de ce sauvetage offert à tous, dans un monde où l'on se préoccupe si continuellement paraît-il du bonheur de chacun, quand les médicaments urgents et rares, volent de continent à continent, quand les pays bien équipés ont leur ligne téléphonique spéciale « pour le réconfort mental des candidats au suicide »! ne serait-il pas d'abord essentiel de respecter en chaque individu, et sans arrière-pensée, lorsqu'elle est inoffensive — sa nature — et sa liberté?

Le Dr Valensin ne pose pas le problème. Il n'est qu'un réaliste implacable, qui constate ce qui est. Mais il a, par sa *Science de l'amour*, apporté un tel édifice de connaissances — nouvelles pour beaucoup d'esprits — que cette victoire — de l'esprit — doit être bénéfique non seulement pour la science pure, mais pour cette science mal appliquée, qui conditionne la pauvre vie des femmes, des hommes, et trop souvent aussi, des enfants.

P. NEDRA

et

H. STUDA.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA

Abonnement : 30 NF

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie.

QUELQUES RÉFLEXIONS A PROPOS DE LA « GRAND'PEUR D'AIMER »

Evoker en *Arcadie* le problème du contrôle des naissances, quel beau sujet de gaudrioles pour le *Canard enchaîné* ou pour les députés de l'Assemblée nationale!

Et pourtant...

La lecture du livre, désormais célèbre, de Mme la doctresse LAGROUA WEILL-HALLÉ sur *La grand'peur d'aimer* (1), m'a — je puis bien l'avouer — bouleversé au-delà de toute expression.

Il s'agit, on le sait, d'un ouvrage consacré à ce sujet, si tragique pour des millions d'êtres, qu'est la « *planification des naissances* ». Non pas, certes, une apologie de l'avortement! Tout au contraire : Mme WEILL-HALLÉ voudrait que les femmes n'aient plus à se faire avorter, clandestinement ou thérapeutiquement. Le « *planning familial* » dont elle est l'apôtre exclurait les grossesses indésirées et priverait de leur clientèle, par là-même, les horribles « *faiseuses d'anges* » et les discrètes cliniques suisses où les demoiselles de bonne famille, dont le compte en banque est de taille à supporter ce genre d'opérations, vont faire retraite lorsqu'elles ont commis une « *imprudence* ».

Mais, décidément, en quoi tout cela intéresse-t-il les Arcadiens? demandera-t-on. S'il est une question qui, *a priori*, semble éloignée de nos préoccupations, n'est-ce pas précisément celle-là?

A quoi je pourrais répondre, d'abord, que ce n'est pas tout à fait exact, et que les problèmes de la « *contraception* » se posent aux homosexuels beaucoup plus souvent qu'on ne se l'imagine, et cela sans aucun paradoxe. En effet, combien d'entre nous, par lassitude, par fanfaronnade, ou sur le conseil d'amis, de médecins ou... de confesseurs, ont voulu tenter une « *expérience* » avec une femme, et, par maladresse ou malchance, se sont trouvés pères sans aucun désir de

(1) LAGROUA WEILL-HALLÉ: *La grand'peur d'aimer. Journal d'une femme médecin*. Préface de Simone de Beauvoir. Paris, Julliard, 1960, in-8°, 160 p.; 6,90 NF. En vente à *Arcadie*.

l'être! André Baudry en connaît, de ces cas lamentables, de ces Arcadiens qui ne voulaient que « voir s'ils y arriveraient », et qui en définitive, par honnêteté envers leur partenaire d'un soir, se sont vus obligés de l'épouser après l'avoir rendue mère — tristes caricatures de mariages, sans amour, sans désir, sans affection même, voués aux pires dénouements!

Ne serait-ce que de ce point de vue, le livre de Mme WEILL-HALLÉ mériterait qu'on s'intéressât à lui en *Arcadie*.

Mais ce serait une attitude bien étriquée et bien myope que de ne pas chercher à voir plus loin. Nulle part plus que parmi nous ne doit être en honneur la phrase de Tércence : nous sommes des hommes, et à ce titre aucun problème humain ne doit nous être étranger.

Or, quel problème ressemble davantage aux nôtres que celui de ces malheureuses femmes dont la vie sexuelle, la vie affective, la vie tout entière est martyrisée par un ridicule tabou?

Les ennemis de nos ennemis sont nos amis, pourrait-on dire. Les ennemis de toute recherche sérieuse sur le contrôle des naissances, ce sont : l'hypocrisie, la « Morale » avec un grand M, sûre d'elle-même et sourde aux gémissements de ses victimes, la « Société » avec un grand S, armée de respectabilité et d'impassibilité. C'est aussi — pourquoi ne pas le dire franchement? — cette Eglise catholique, qui, par la voix de Pie XI (Encyclique *Casti Connubii*) enseigne que seuls les « époux dépravés » cherchent à éviter la venue des enfants, et que, dans de telles conditions, le mariage n'est plus qu'une « fornication », un « acte illicite et honteux ». Merveilleuse compréhension des problèmes humains en plein xx^e siècle!

Veut-on bien maintenant réfléchir quelques instants?

Lorsqu'une femme vient trouver un médecin ou un confesseur pour lui demander « Ma santé, le bonheur de mon ménage, la santé de mon mari, mon avenir sont en jeu. Je ne veux pas d'enfants. Que dois-je faire? », que lui est-il répondu? Ceci : « Abstenez-vous de faire l'amour. » Ou bien encore : « Vous ne devez pas aller contre la loi de la Nature. »

Et ces deux phrases : « suivre la Nature », « s'abstenir » — nous les connaissons bien. Ce sont celles que les bons apôtres de la Morale nous répètent depuis des générations. Les drames qui se cachent derrière le décor de leur « décence », ils les ignorent; que des homosexuels se suicident chaque semaine, lassés d'être en butte aux sarcasmes, à l'incompréhension et à l'hostilité de leur entourage — que de pauvres filles meurent des suites d'avortements clandestins ou que des mères de

famille perdent la raison en apprenant qu'elles sont enceintes pour la septième ou la huitième fois — tout cela importe peu aux donneurs de conseils et aux défenseurs de la Morale. Les homosexuels sont des « dépravés » et les filles-mères des « vicieuses » : pas besoin d'aller chercher plus loin.

Ah, oui certes! Mme WEILL-HALLÉ est du même côté qu'*Arcadie* dans le bon combat. A tout instant revient sous sa plume le mot de « tabou ». Ce contre quoi elle lutte, c'est en effet le « tabou » sexuel — le même qui nous écrase et nous étouffe depuis que la sinistre morale de Moïse et de saint Paul a triomphé du radieux paganisme grec.

Certes, le problème de la planification des naissances n'a pas exactement les mêmes limites que le nôtre, ni les mêmes solutions possibles. Il est de nature à passionner l'opinion publique tout entière (l'émission de télévision qui a été consacrée au livre de Mme WEILL-HALLÉ l'a bien prouvé), tandis que l'homosexualité est, par définition, le problème d'une minorité. D'autre part, pour éliminer le « tabou » anti-homosexuel, il faudra radicalement bouleverser les fondements mêmes de la morale sexuelle chrétienne, tandis que la planification des naissances a déjà connu, dans les pays anglo-saxons, de prometteuses réalisations.

(A ce propos, je dois avouer que, comme la plupart des Arcadiens sans doute, je m'imaginai que n'importe quelle femme pouvait, avec un peu d'adresse et d'attention, éviter de se faire faire un enfant. La fameuse « méthode Ogino », tolérée par l'Eglise catholique, me paraissait, avec l'usage des contraceptifs pour messieurs et le recours à une petite gymnastique prudente au « moment psychologique », répondre aux données du problème. Or rien n'est plus inexact et Mme WEILL-HALLÉ cite d'innombrables exemples de grossesses indésirées survenues malgré la méthode Ogino, les contraceptifs masculins, les douches à jet rotatif et tout l'arsenal des précautions « puériles et honnêtes ».)

Or il existe — pas loin de nous : en Suisse, en Angleterre, en Hollande... — des techniques éprouvées, ce fameux : « *Birth Control* » (Contrôle des naissances) qui, encore une fois, n'a rien à voir avec l'avortement, et qui en est même tout le contraire. Une vaste organisation internationale, l'I.P.P.F. (*International Planned Parenthood Federation* : Fédération internationale pour la planification des familles) élabore, peu à peu, une « philosophie pratique » du couple, une conception raisonnée et harmonieuse de la vie sexuelle entre homme et femme.

Voilà, dira-t-on, une ambition qui s'apparente étroitement à celle d'*Arcadie* en ce qui concerne l'homosexualité. Mais

qu'est-ce donc qui s'oppose à l'introduction en France de l'I.P.P.F. et du contrôle des naissances?

Eh mais... La loi du 31 juillet 1920 « réprimant la propagande anticonceptionnelle », intégrée à l'article 317 du Code pénal!

Ainsi donc, comme pour le problème de l'homosexualité en Angleterre ou aux Etats-Unis, c'est à une loi archaïque et maladroite qu'il faut d'abord s'attaquer pour que les drames des naissances indésirées soient résolus de façon humaine et raisonnable.

Il est intéressant, en passant, de noter que — pour le contrôle des naissances comme pour l'homosexualité — les milieux les plus rétrogrades et les plus fermés soient, en général, les milieux médicaux. Et cependant, le Dr DUCHÊNE, que cite Mme WEILL-HALLÉ, note à juste titre que « la vertu conjugale... ne devrait pas plus dépendre des mesures législatives que la pratique du jeûne pendant le carême » et qu' « il y a là une atteinte à la vie humaine tout à fait contraire à notre morale professionnelle ». On ne saurait mieux dire, et nos lecteurs trouveront là l'écho des récentes remarques du Dr JOHNSON publiées en *Arcadie* (n° 81, sept. 1960, p. 491 et n° 83, nov. 1960, p. 637).

**

Dans le monde dont nous rêvons — et qui n'est pas une utopie, car il a existé et il existera à nouveau — ce monde où la sexualité ne sera plus ni un sujet de honte ni une matière à législation pénale — le droit au libre contrôle des naissances apparaîtra comme aussi essentiel pour chaque homme et chaque femme que le droit d'aimer l'être du sexe qu'ils préfèrent. Mme WEILL-HALLÉ, avec son livre courageux et pathétique, nous fait progresser d'un grand pas sur cette voie qui est la nôtre; à ce titre seul, il valait que son œuvre fût saluée fraternellement en *Arcadie*.

Et qu'il me soit permis, en terminant, d'inviter les amis arcadiens qui me liront à faire un retour sur eux-mêmes! Quelles que soient les angoisses et les amertumes des existences de tant d'entre nous, pouvons-nous évoquer, sans avoir le cœur serré, ces femmes dont la vie est brisée par la venue de l'enfant intrus? Jeunes ménages logés dans d'étroites mansardes que, déjà, deux ou trois bébés emplissent de cris et de désordre. Jeunes filles pour qui la naissance d'un enfant signifie la honte, le rejet par la famille, parfois la perte de la situation. Etudiants et étudiantes qu'un enfant empêcherait de poursuivre leurs études, de parvenir à leur but dans

l'existence. Femmes d'alcooliques, menacées de mettre au monde des enfants tarés. Ou, tout simplement, hommes et femmes qui désirent mener une vie sexuelle d'êtres civilisés, dans la raison et la pleine conscience de leurs responsabilités, sans être menacés, à chaque étreinte, de donner naissance à un petit être voué au malheur et aux névroses comme tous les enfants non désirés.

Arcadiens, mes amis, vous qui — à juste titre! — vous plaignez de mener trop souvent des vies incomplètes, frustrées, furtives, songez, je vous en conjure, à ces hommes et à ces femmes qui connaissent des angoisses aussi terribles que les vôtres.

Et songez surtout à la chance qui est la vôtre — oui, je dis bien : la chance — que vos amours ne portent pas en elles le risque tragique de *l'enfant!* Car, en vérité, en comparaison de ce drame-là, nos malheurs personnels reprennent leurs justes proportions. Lorsque nous aimons un être inaccessible, ou que nos familles, notre milieu, nos conditions de vie s'opposent à ce que nous réalisions notre amour, notre vie peut en être ruinée, et parfois une autre avec elle, mais du moins il n'y aura pas un enfant, un petit être humain, pour porter le témoignage innocent de cette tragédie.

C'est, je le sais bien, une piètre consolation que de comparer ses malheurs à ceux d'autrui. Du moins une telle confrontation permet-elle d'éviter de considérer ses peines comme uniques, et de se replier sur soi-même dans une contemplation morose et stérile.

Cette leçon n'est pas la moindre que nous enseignent, à nous Arcadiens, le livre de Mme WEILL-HALLÉ sur *La grand'peur d'aimer*.

MARC DANIEL.

LA FAILLE

Pourquoi ne pas citer cette étonnante page d'un magistrat qui a le mérite et le courage de projeter la plus vive clarté sur certaines des insuffisances et des lacunes du code pénal?

Pareil témoignage est assez exceptionnel et répond trop aux préoccupations qui n'ont cessé d'être les nôtres pour que tout ne soit mis en œuvre pour lui assurer la plus large diffusion.

Souhaitons qu'il fasse réfléchir plus d'un bon esprit et qu'il inquite certaines consciences d' « honnêtes gens » si promptes à se satisfaire d'une morale préfabriquée.

« Les délits de mœurs exigent eux aussi non une définition toute verbale, mais une analyse approfondie. Dire que « le viol commis pour un homme est l'introduction forcée du membre viril dans l'organe féminin et se pencher au travers de sérieuses béquilles sur le « cas », comme on dit, pour savoir si l'introduction a été complète, partielle ou seulement tentée, mérite moins le nom d'examen scientifique que les clauses que tenta de donner un inculpé à un juge trop curieux.

« Le viol peut être tendresse, férocité, timidité ou désespoir. La science a porté des lumières dans ce domaine que la qualification légale tente de tenir hermétiquement clos.

« Si l'on considère les différentes peines prévues par le code, on constate que chacune d'elles s'applique à des faits extrêmement divers. La loi a instauré une hiérarchie dans le danger que les infractions font courir à la Société, mais elle l'a fait sans aucune étude préalable.

« La Sociologie, section criminologie, devrait être la base du droit pénal, or celle-là n'était pas inventée que celui-ci était déjà rigoureux. La loi n'est une sortie que si elle correspond à la réalité et cette réalité, la science est seule en mesure d'en rendre un compte qui corresponde à l'état des connaissances.

« De nos jours, la loi est en retard d'au moins vingt-cinq ans sur la science.

« Cette absurdité va-t-elle durer? »

Vingt-cinq ans, est-ce assez dire? (1).

SINCLAIR.

(1) Casamayor : *Le bras séculier, Justice et Police*. Ed. du seuil. 9,60 NF.

ALEXIS ZORBA

de

NIKOS KAZANTZAKI (1)

Auteur d'essais philosophiques sur Nietzsche et Bergson, de tragédies comme *Mélissa* et *Thésée*, d'œuvres poétiques telles que *L'Odyssée*, de nombreux romans parmi lesquels il faut citer *Le serpent et le lys*, *Ames brisées*, *Le Christ recrucifié*, *La dernière tentation*, *Capetan Michel*, *Pax et bonum*, *Toda-Bera*, *Le jardin des rochers*, *Le pauvre d'Assise*, Nikos Kazantzaki, écrivain grec né dans l'île de Crète, est actuellement âgé de soixante-quinze ans et réside à Antibes (Alpes-Maritimes). Fortement imprégné des œuvres de Dante et de Goethe, il voit la Grèce moderne à travers celle des dieux et des éphèbes.

Il a manifestement voulu, dans *Alexis Zorba*, mettre en parallèle, d'une part l'homme rustre, fort, fougueux, qui se nourrit de bonne chère et voudrait posséder toutes les femmes, d'autre part l'homme délicat, sensible, raffiné, rêveur épris de beauté, non dédaigneux des femmes mais s'abstenant totalement de rapports intimes avec elles. Le sur-mâle, c'est Alexis Zorba, intrépide aventurier qui, en tant que contremaître dans une mine de lignite près d'un rivage de Crète, mène ses hommes à la baguette; l'esthète, c'est le narrateur, propriétaire de la mine, dont il confie l'entière direction à Zorba afin de se consacrer, dans la solitude, à ses méditations.

Le personnage principal est incontestablement Alexis Zorba, dont les aventures privées peuvent sans inconvénient

(1) Plon, 1954 (nouveau tirage en 1960), 339 pages; 8,65 NF.

être étalées au grand jour. Le cas est tout différent pour le narrateur, dont la vie sentimentale apparaît en filigrane d'une façon très discrètement éparpillée.

C'est ainsi que nous apprenons qu'il a vécu pendant longtemps avec « un ami bien-aimé, aux yeux lumineux d'un bleu-vert, au jeune visage plein, à l'expression fine, aux mains aristocratiques avec de longs doigts effilés », qui a dû le quitter pour aller gagner sa vie dans le Caucase; la séparation fut pathétique sur ce quai du Pirée où se faisaient autour d'eux d'autres adieux touchants : « La mère se précipitait sur son fils, la femme sur son mari, l'ami sur son ami... »

Un peu plus loin, le narrateur nous informe que le facteur lui remit un jour deux lettres : « Je cachais l'une d'elles aussitôt dans ma poche pour la lire le soir, à l'heure où le jour s'achève et où l'esprit s'apaise. Je savais qui m'écrivait et je voulais, pour qu'elle dure plus longtemps, différer ma joie. » C'était, vous l'avez deviné, une lettre de l'ami bien-aimé, dans laquelle on peut relever deux phrases révélatrices : « Je ne suis pas marié » et « Moi aussi, je t'ai beaucoup aimé. »

A la fin du roman, le narrateur, lorsqu'il apprend que son jeune ami est mort dans les montagnes du Caucase, nous confie : « De cette ombre-là je ne parlais à personne. Je conversais avec elle en cachette, et grâce à elle je me réconciliais avec la mort. Elle était mon pont secret avec l'autre rive. » Et il voit en rêve son ami, qui lui dit : « Je suis sans cesse près de toi », ce à quoi il répond : « Je ne t'oublie jamais, tu le sais bien. J'ai même composé un poème : *O bien-aimé, que ton âme ne s'envole pas!*... »

A côté de cet amour digne de respect, l'auteur nous en présente un autre profondément méprisable : dans un monastère de Crète, des moines débauchés s'adonnent sauvagement à la sodomie sur la personne de jeunes moinillons et vont jusqu'à tuer l'un d'eux parce qu'il est récalcitrant. Pris d'une sainte colère, Zorba, pour qui ces mœurs représentent une abomination, suggère à l'un des moines dont les penchants sont hétérosexuels de provoquer un incendie qui détruira le couvent.

Avec beaucoup de sage prudence Nikos Kazantzaki a cru devoir mettre l'accent sur l'amitié qui lie le narrateur et Alexis Zorba; mais il n'y a entre les deux hommes que de la camaraderie, alors que toute l'exaltante amitié dont le narrateur est capable s'envole sans cesse vers le Caucase,

sans que le lecteur avisé puisse s'y tromper. Dès lors, rien d'étonnant que Thomas Mann, le prestigieux auteur de *La mort à Venise*, habitué lui aussi aux allusions discrètes qui étaient de rigueur à cette époque, ait été enthousiasmé par *Alexis Zorba*, qu'il n'hésitait pas à mettre en parallèle avec les chefs-d'œuvre de l'époque ancienne.

RAYMOND LEDUC.

SUR UN PETIT AIR DE NAPLES

de

SILVAGNI (1)

Tout en faisant quelques réserves sur l'extrême originalité du style, j'ai présenté récemment une critique favorable du précédent roman de Silvagni, *L'eau du marigot*. J'insistais notamment sur le fait qu'on y trouvait une inéluctable progression psychologique homosexuelle en ce sens qu'un homme, jusqu'alors hétérophile, se lançait insensiblement dans des aventures masculines pour trouver en définitive l'entente parfaite avec un charmant garçon à qui il reconnaissait des qualités bien supérieures à celles des femmes. Comment, dans ces conditions, un Arcadien n'aurait-il pas loué tant de perspicacité, de lucidité, de farouche libération d'esprit chez un écrivain ?

L'estime en laquelle je tenais Silvagni m'incitait donc à lui faire confiance, heureux que j'eusse été de le voir continuer à s'élever vers les cimes. Je dois à la vérité de dire que son nouveau roman a été pour moi plus qu'une désillusion : une chute aux abîmes.

Je suis resté pantois devant la minceur de l'argument, qui consiste tout uniment à nous présenter un jeune Napolitain débarquant à Paris sans connaître un mot de français et ne comprenant rien — ou peu de chose — aux avances que lui vaut son étrange beauté. Un homme et trois femmes se disputent ses faveurs ; de ces quatre postulants seule vaincra la prostituée de métier.

(1) Robert Laffont, 1960 ; 249 pages ; 8,40 NF.

Bâti un roman sur d'aussi frêles assises était téméraire. L'essai avait pourtant été tenté par Paul Vandenberghe dans *Le gars Quillebœuf* et ç'avait été un succès à force d'humour, de trouvailles savoureuses et en raison de la totale naïveté du soldat campagnard non dégrossi. On ne trouve ici rien de semblable : si le jeune Rocco n'arrive pas à se faire comprendre, il faut noter qu'il n'y aide guère car sa nonchalance désabusée aggrave encore son ignorance de la langue française. Au surplus, lorsqu'il se trouve en tête-à-tête avec la prostituée, qui par un heureux hasard parle l'italien, il devrait logiquement cesser d'être handicapé; or il continue de s'exprimer par monosyllabes peu cohérents, ce qui lui vaut les quolibets méprisants de sa pourtant médiocre partenaire.

Pour se procurer l'argent du voyage Naples-Paris, Rocco, qui (si j'ai bien compris, car le texte est loin d'être clair) passe la majeure partie de son temps à faire le truqueur dans les rochers de Sorrente, a dépouillé de sa montre en or un homophile qui, galvanisé par la peur, le suppliait de ne pas le tuer. On est donc en droit de penser que le jeune homme n'est pas un parfait crétin, car il faut tout de même un certain discernement, une certaine malice pour mener à bien des activités de ce genre; pourquoi, dès lors, Rocco se montre-t-il aussi inapte par la suite?...

Quant à l'homme qui, à Paris, est subjugué par la beauté du Napolitain, c'est hélas! un déchet d'humanité. Jean-Louis, âgé de la quarantaine, est sale, paresseux, benêt, ivrogne, repris de justice, prostitué à l'occasion, repéré et méprisé par tous les habitants du quartier; à son domicile, qui est sordide, il possède des vêtements et des dessous féminins; à journées entières il hante les urinoirs et « souvent se donne, au grand large de la zone, à des nomades de rencontre ». Voilà l'individu! Nous n'avons pas à être très fiers de cet apparentage...

Son camarade Emile, vieil adjudant aux moustaches blanches, avec qui Jean-Louis se livre, dans les vespasiennes, à des privautés imprudentes et peu nobles, ne contribue guère à relever le prestige de la corporation, qui d'un bout à l'autre de l'ouvrage est traînée dans la boue (les tantes par-ci-, les tantes par-là, les saligauds, les dégueulasses, etc...).

Pour comble d'aberration, Jean-Louis, qui a abordé Rocco dans un but bien défini mais ne trouve aucun encouragement dans l'attitude franchement hostile du jeune homme, s'obstine à attendre sur le trottoir pendant toute une journée et toute une nuit : comportement stupide qui, bien entendu, ne mène à rien et où je n'aperçois pas le moindre sel.

Quant au style, décousu, éparpillé en mille éclats que le lecteur doit glaner et rassembler pour reconstituer chaque phrase et tenter d'en saisir le sens, je l'acceptais dans *L'eau*

du marigot, où le fond sauvait la forme, mais il devient proprement intolérable dans *Sur un petit air de Naples*, où aucune compensation ne vient solliciter notre indulgence.

Alors que dans son précédent roman Silvagni présentait l'homophilie sous la forme de jeunes et séduisants garçons, dont l'amour, totalement désintéressé, était par là même sincère et honorable, il livre aujourd'hui en pâture au public la plus méprisable catégorie d'homosexuels, celle qui est ridiculisée dans les vaudevilles et les revues de music-hall, celle qui nous fait le plus de tort, celle qui par son caractère exceptionnel donne l'idée la plus fausse de ce qu'est l'homophile moyen.

RAYMOND LEDUC.

RELIURES

1960-1961

(dos en cuir - couleur verte)

12 NF l'une (port compris)

ALLEN DRURY

TITANS

« La plus prodigieuse aventure psychologique du siècle »

Ed. Julliard — 845 p. — 30 NF

DOCTEUR GILLES ROBIN

LOUIS II DE BAVIÈRE

Ed. Wesmaël Charlier — 141 p. — 7,20 NF

FRANÇOISE D'EAUBONNE

VERLAINE ET RIMBAUD

« *Peut scandaliser, ne peut laisser indifférent...* »

Ed. Albin Michel — 304 p. — 9,75 NF

Vient de paraître

JEAN BOULLET

LE SYMBOLISME SEXUEL

(Bibliothèque Internationale d'Erotologie)

Ed. J. J. Pauvert, 260 pages, 300 illustrations

30 NF — relié pleine toile : 40 NF

**QUE SAVONS-NOUS
DE L'HOMOPHILIE ?**

NUMERO SPECIAL D'ARCADIE

108 p. — 4,85 NF (port lettre compris)

LE GALOUPET

Dampierre (S.-et-O.) — Tél. : 923-6455

Auberge confortable et tranquille

CUISINE SAINE ET SOIGNEE

Cordial accueil réservé aux arcadiens

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE

RESTAURANT DES ARCADIENS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro. : Palais-Royal ou Pyramides)